

RENCONTRE AVEC VERONIKA MABARDI

DE LA PAROLE INTIME AU RECIT COLLECTIF

Dans *Loin de Linden*, un homme, le *petit-fils*, convoque ses deux grands-mères sur scène – Eugénie, une flamande issue d'un milieu populaire, et Clairette, une bourgeoise francophone – et les somme de raconter leur histoire.

4

La première ne s'éloignera jamais très loin de son village de Linden. La deuxième partira comme jeune fille au pair en Egypte, à Alexandrie d'abord, puis avec son mari égyptien dans les villages de l'arrière-pays, avant de s'exiler au Canada. Ces deux grands-mères, ce sont les fantômes des grands-mères de l'autrice, Veronika Mabardi, qui imagine leur rencontre à partir de leur parole récoltée à plusieurs années de distance.

L'histoire, donc, commence avec Eugénie, la grand-mère maternelle, que l'autrice interroge alors qu'elle a seize ans. *J'ai grandi à Louvain puis, au moment de la scission de l'université, j'ai déménagé avec mes parents à Louvain-la-Neuve* m'explique Veronika. *J'ai connu un déplacement que je n'ai pas compris sur le moment-même – mes parents venaient d'adopter ma sœur, née en Corée, ce qui relativisait notre déménagement de vingt kilomètres. À l'adolescence, pourtant, j'ai connu une crise d'identité. Ma mère a eu la belle intuition de me proposer d'interviewer sa mère qui, à l'époque, était en train de perdre la mémoire. J'ai donc passé de nombreux mercredis après-midi avec elle, à l'enregistrer. Plus tard, je me suis rendu compte qu'elle avait inconsciemment créé pour moi un récit – une sorte de fiction à travers laquelle elle me donnait des repères, des valeurs, pour me permettre de construire mon identité. Elle a réussi, par exemple, à me transmettre que mon grand-père était un illettré qui avait fait un énorme effort pour apprendre à écrire, aux nuits passées à apprendre, qu'on ne s'en sort qu'en maîtrisant l'écriture et la langue. Et ça a marché.*

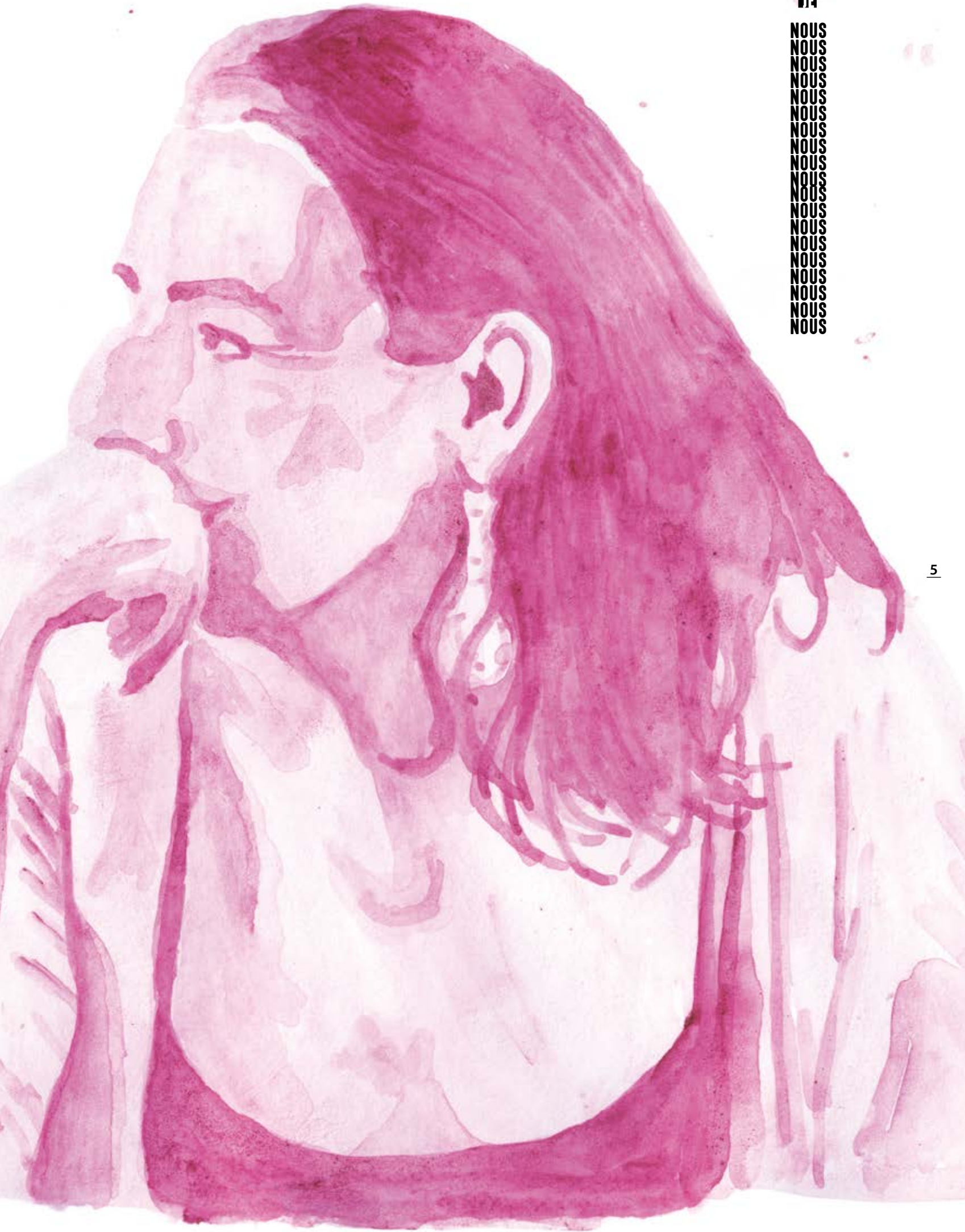
Pendant de nombreuses années, les enregistrements vont dormir dans une caisse pour ressortir au début des années 2000 à l'occasion d'une commande du Théâtre de L.L. *En retranscrivant les entretiens avec Eugénie, je me suis dit que ce n'était pas juste de n'avoir qu'une version de l'histoire. J'ai donc*

proposé à ma grand-mère paternelle, Clairette, de me raconter à son tour son histoire. Je n'étais plus une adolescente, j'avais des enfants, nous avons eu des discussions que je n'avais pas pu avoir avec Eugénie.

Il faudra du temps encore pour qu'une pièce de théâtre naisse finalement de ces échanges intimes. Une pièce qui tisse subtilement les monologues de ces deux femmes qui, dans la vraie vie, ne se seront croisées que quelques heures, tendues et silencieuses, au moment du mariage de leur enfant respectif. Deux monologues qui confrontent deux points de vue. *On te donne un regard, et avec ça tu regardes le monde* dit Eugénie dans *Loin de Linden*. Les questions de l'identité mais aussi de l'héritage sont ainsi au cœur de ce texte – d'où l'on vient, l'origine, cette question qui inconsciemment travaillait l'autrice à l'adolescence et que le petit-fils pose d'emblée dans un court monologue au début de la pièce: *J'ai demandé à mes grands-mères de me raconter leur vie. J'avais l'intuition qu'il y avait quelque chose à comprendre dans leurs paroles. Comprendre pourquoi je me sentais sans terre, tiraillé entre deux langues, deux classes sociales, deux façons de ressentir le monde.* Si ce monologue est attribué à un petit-fils et non à une petite-fille, comme on aurait pu s'y attendre, c'est, selon Veronika elle-même, pour prendre de la distance avec la dimension intime, éviter le piège autobiographique et tendre vers la fiction afin que le spectateur puisse s'approprier ces histoires.

Loin de Linden dépasse ainsi l'anecdote individuelle pour raconter, comme par synecdoque, un peu de l'histoire de la Belgique. *Avant de rencontrer Clairette, je voulais écrire un spectacle sur: c'était quoi être une femme flamande au service de patrons francophones? Aller voir de l'autre côté m'a sauvé d'écrire un truc univoque. En les faisant se*

NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS
NOUS



rencontrer, je voulais qu'elles puissent s'écouter et que l'histoire soit dite. Dire l'histoire permet de nous transformer. Ancré dans la réalité belge, Loin de Linden la transcende aussi largement, déplaçant la lutte des langues sur la question de la lutte des classes. En France, les spectateurs venaient nous trouver pour nous parler de leur grand-mère bretonne et de leur grand-mère parisienne. Partout où une classe se mêle à une identité territoriale, les gens se sont reconnus. Les mémoires individuelles sont porteuses d'une mémoire collective.

Tandis que j'écris cet article, je lis par hasard le dernier livre d'Ivan Jablonka, *En camping-car*, dans lequel l'auteur (et historien) raconte les étés de sa jeunesse, dans les années 80, à sillonner avec sa famille, en Combi Volkswagen, les routes des pays méditerranéens. Si dans ce livre Jablonka raconte l'apprentissage de la liberté, il montre aussi en quoi cette liberté est rendue possible par un enchevêtrement de forces historiques, culturelles, sociales, économiques et familiales. La liberté, pour lui, n'a pas été gagnée de longue lutte ; elle est paradoxalement moins un choix, semble-t-il nous dire, que le résultat d'un puissant déterminisme. Au début de son livre, il écrit ainsi : *Débusquer ce qui, en nous, n'est pas nous. Comprendre en quoi notre unicité est le produit d'un collectif, l'histoire et le social. Se penser soi-même comme les autres. [...] La révolution du témoignage du XX^e siècle a fait advenir un être mixte, qui emploie le singulier pour mieux dire le pluriel. Ce je, cristallisation d'un nous, est le héros d'une autobiographie dont je m'effacerai peu à peu pour comprendre qui je suis – qui nous sommes.*¹ Je me dis alors que ce projet est très précisément celui de Veronika avec Loin de Linden. Dans beaucoup de fictions, on nous fait croire que le personnage prend des décisions dit-elle. Alors, oui, nous prenons une infinité de petites décisions – conscientes parfois, inconscientes le plus souvent. Il ne s'agit pas tant de savoir ce que nous avons envie de faire de notre vie que de nous demander où la vie nous pousse et si c'est juste ou non pour nous.

Ce projet-là pourrait bien avoir trouvé sa plus belle prolongation dans le projet qu'elle a mené avec Giuseppe Lonobile, le metteur en scène du spectacle, dans de nombreuses écoles. À la résidence de Mariemont², un jour que je travaillais à la retranscription des interviews, alors que je me préparais à manger dans la cuisine, j'ai eu l'impression, en entendant la voix d'Eugénie sortir de mon ordinateur, qu'elle était là, dans la pièce à côté, en train de

me servir un coca. J'ai écrit à Sophie Hubert, d'Ithac³, pour lui dire que j'étais en train de vivre quelque chose de très fort et qu'il fallait que tous les enfants de Belgique puissent garder la voix de leurs grands-parents parce que la voix, c'est la présence. Plusieurs projets vont ainsi être menés avec Ithac dans les classes. Je demandais aux élèves de partir interviewer leurs grands-parents. Au début, ils trouvaient ça idiot. Puis ils revenaient en disant : Ça leur a fait tellement plaisir que je m'intéresse à eux. Une jeune fille marocaine nous a raconté que son grand-père s'était mis à hurler qu'il n'était pas heureux en Belgique, qu'il voulait retourner au Maroc, chose qu'il n'avait jamais dite. Elle avait fait exploser la vérité. Je me suis dit : Est-ce que ça ne va pas trop loin ? Alors j'ai remis la fiction et le théâtre au centre en lui disant : Le théâtre c'est ça. Tu as écrit une scène de conflit – jusqu'à la résolution. À ce moment-là, la professeure de français a pris le relais.

Plus encore qu'avec Loin de Linden, la part intime de l'exercice acquiert ici toute sa pleine puissance en s'intégrant à un projet collectif. Dans une école à Namur, avec les professeurs Cécile Mertens et Patrick Dassy, par exemple, ce sont dix-huit grands-parents, de la grand-mère congolaise à l'immigré sicilien, qui, joués par leurs petits-enfants devant leurs parents et grands-parents, se côtoyaient sur une scène

devenue, le temps d'un soir, un monde. C'était un moment très émouvant. Il y avait une grande joie à jouer et à écouter ces histoires, à faire des liens, à se dire : Tiens, ceux-là, ils auraient pu se rencontrer. On voyait bien que la vie est faite de hasards qui te conduisent à un endroit, qu'il y a assez peu de décisions, que la première décision est ce qu'on fait de ce que l'on nous a donné. Ils avaient réalisé ce que j'avais rêvé de faire à un moment avec Loin de Linden, lorsque je cherchais à écrire une grande fresque qui aurait intégré le point de vue de la famille égyptienne de mon grand-père.

Et Veronika Mabardi de conclure : Dans son livre *Le théâtre est-il nécessaire ?*, Denis Guénoun se demande si le théâtre n'est pas plus nécessaire à ceux qui le font qu'à ceux qui le regardent⁴. Je rêve d'aller dans les villages récolter la mémoire des gens et de la restituer pour eux dans un spectacle qui se jouerait dans un chapiteau. Je vis depuis plus de trente ans à côté de mes voisins et je ne les connais pas. Je sais d'où ils viennent, ce qu'ils pensent des crottes de chien, mais rien de leur rapport au monde, à leur identité, à la foi... Qu'est-ce qui nous empêcherait de faire une collecte des histoires du quartier et puis de les jouer ? Se rendre compte qu'on est une communauté et en faire un récit commun, c'est peut-être ça qui est intéressant.

Régis Duqué

⁴ Denis Guénoun, *Le théâtre est-il nécessaire ?* Paris, Circé, 1997.

³ Anciennement Promotion Théâtre.



Photo © Alice Piemme AML

Loin de Linden de Veronika Mabardi, mis en scène par Giuseppe Lonobile, avec Valérie Bauchau et Véronique Dumont.

¹ Ivan Jablonka, *En camping-car*, Paris, Seuil, coll. *La Librairie du XX^e siècle*, 2018, p. 47.

² Gérée par le Centre des écritures dramatiques Wallonie-Bruxelles, la résidence de Mariemont accueille spécifiquement des auteurs de théâtre.